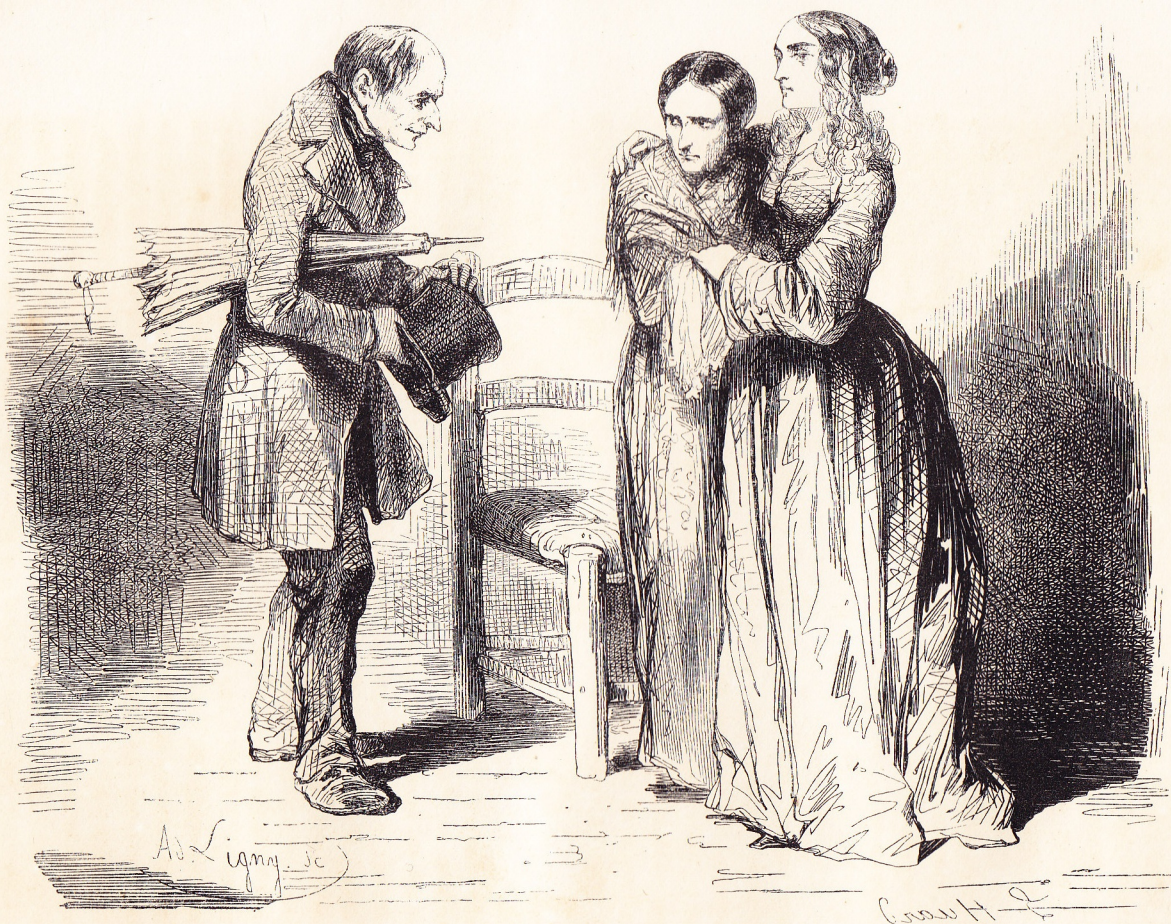


## CHAPITRE XXXII.

### Les soupçons

Mademoiselle de Cardoville s'avança vivement au-devant de la Mayeux , et lui dit d'une voix émue en lui tendant les bras : « Venez... venez... il n'y a plus maintenant de grille qui nous sépare ! » A cette allusion , qui lui rappelait que , naguère , sa pauvre mais laborieuse main avait été respectueusement baisée par cette belle et riche patricienne , la jeune ouvrière éprouva un sentiment de reconnaissance à la fois ineffable et fière. Comme elle hésitait à répondre à l'accueil cordial d'Adrienne , celle-ci l'embrassa avec une touchante effusion. Lorsque la Mayeux se vit entourée des bras charmants de mademoiselle de Cardoville , lorsqu'elle sentit les lèvres fraîches et fleuries de la jeune fille s'appuyer fraternellement sur ses joues pâles et malades , elle fondit en larmes sans pouvoir prononcer une parole.

Rodin , retiré dans un coin de la chambre , regardait cette scène avec un secret malaise ; instruit du refus plein de dignité opposé par la Mayeux



Les soupçons

Regardez-la... Monsieur, » dit Adrienne à Rodin.

aux tentations perfides de la supérieure du couvent de Sainte-Marie, sachant le dévouement profond de cette généreuse créature pour Agricole, dévouement qui s'était si valeureusement reporté depuis quelques jours sur mademoiselle de Cardoville, le jésuite n'aimait pas à voir celle-ci prendre à tâche d'augmenter encore cette affection. Il pensait sagement qu'on ne doit jamais dédaigner un ennemi ou un ami, si petits qu'ils soient. Or, son ennemi était celui-là qui se dévouait à mademoiselle de Cardoville; puis enfin, on le sait, Rodin alliait à une rare fermeté de caractère certaines faiblesses superstitieuses, et il se sentait inquiet de la singulière impression de crainte que lui inspirait la Mayeux; il se promit de tenir compte de ce pressentiment ou de cette prévision.

Les cœurs délicats ont quelquefois dans les plus petites choses des instincts d'une grâce, d'une bonté charmantes. Ainsi, après que la Mayeux eut versé d'abondantes et douces larmes de reconnaissance, Adrienne, prenant un mouchoir richement garni, en essuya pieusement les pleurs qui inondaient le mélancolique visage de la jeune ouvrière. Ce mouvement si naïvement spontané sauva la Mayeux d'une humiliation; car, hélas! humiliation et souffrance, tels sont les deux abîmes que côtoie sans cesse l'infortune; aussi pour l'infortune la moindre délicate prévenance est-elle presque toujours un double bienfait. Peut-être va-t-on sourire de dédain au puéril détail que nous allons donner pour exemple; mais la pauvre Mayeux, n'osant pas tirer de sa poche son vieux petit mouchoir en lambeaux, serait longtemps restée aveuglée par ses larmes, si mademoiselle de Cardoville n'était pas venue les essuyer. « Vous êtes bonne... oh! vous êtes noblement charitable!... mademoiselle. » C'est tout ce que put dire l'ouvrière d'une voix profondément émue et encore plus touchée de l'attention de mademoiselle de Cardoville qu'elle ne l'eût peut-être été d'un service rendu.

« Regardez-la... monsieur, » dit Adrienne à Rodin, qui se rapprocha vivement. « Oui..., » ajouta la jeune patricienne avec fierté, « c'est un trésor que j'ai découvert... Regardez-la, monsieur, et aimez-la comme je l'aime, honorez-la comme je l'honore. C'est un de ces cœurs... comme nous les cherchons. — Et comme nous les trouvons, Dieu merci, ma chère demoiselle. » dit Rodin à Adrienne en s'inclinant devant l'ouvrière.

Celle-ci leva lentement les yeux sur le jésuite; à l'aspect de cette figure cadavéreuse qui lui souriait avec bénignité, la jeune fille tressaillit. Chose étrange! elle n'avait jamais vu cet homme, et instantanément elle éprouva pour lui presque la même impression de crainte, d'éloignement, qu'il venait de ressentir pour elle. Ordinairement timide et confuse, la Mayeux ne pouvait détacher son regard de celui de Rodin; son cœur battait avec force, ainsi qu'à l'approche d'un grand péril, et comme l'excellente créature ne craignait que pour ceux qu'elle aimait, elle se rapprocha involontairement d'Adrienne, tenant toujours ses yeux attachés sur Rodin. Celui-ci, trop physionomiste pour ne pas s'apercevoir de l'impression redoutable qu'il causait, sentit augmenter son aversion instinctive contre

l'ouvrière. Au lieu de baisser les yeux devant elle, il sembla l'examiner avec une attention si soutenue, que mademoiselle de Cardoville en fut étonnée.

« Pardon, ma chère fille, » dit Rodin en ayant l'air de rassembler ses souvenirs et en s'adressant à la Mayeux. « pardon, mais je crois... que je ne me trompe point... n'êtes-vous pas allée il y a peu de jours au couvent de Sainte-Marie... ici près? — Oui, monsieur... — Plus de doute... c'est vous!... Où avais-je donc la tête? » s'écria Rodin. « C'est bien vous... j'aurais dû m'en douter plus tôt... — De quoi s'agit-il donc, monsieur? » demanda Adrienne. « — Ah! vous avez bien raison, ma chère demoiselle, » dit Rodin en montrant du geste la Mayeux. « Voilà un cœur, un noble cœur, comme nous les cherchons. Si vous saviez avec quelle dignité, avec quel courage cette pauvre enfant, qui manquait de travail... et pour elle, manquer de travail, c'est manquer de tout; si vous saviez, dis-je, avec quelle dignité elle a repoussé le honteux salaire que la supérieure du couvent avait eu l'indignité de lui offrir pour l'engager à espionner une famille où elle lui proposait de la placer!... — Ah!... c'est infâme! » s'écria mademoiselle de Cardoville avec dégoût. « Une telle proposition à cette malheureuse enfant... à elle!... — Mademoiselle, » dit amèrement la Mayeux, « je n'avais pas de travail... j'étais pauvre; on ne me connaissait pas;... on a cru pouvoir tout me proposer... — Et moi je dis, » reprit Rodin. « que c'était une double indignité de la part de la supérieure de tenter la misère, et qu'il est doublement beau à vous d'avoir refusé. — Monsieur... » dit la Mayeux avec un embarras modeste. « — Oh! oh! on ne m'intimide pas, moi, » reprit Rodin; « louange ou blâme, je dis brutalement ce que j'ai sur le cœur... Demandez à cette chère demoiselle. » Et il indiqua du regard Adrienne. « Je vous dirai donc très-haut que je pense autant de bien de vous que mademoiselle de Cardoville en pense elle-même. — Croyez-moi, mon enfant, » dit Adrienne, « il est des louanges qui honorent, qui récompensent, qui encouragent... et celles de M. Rodin sont du nombre... Je le sais, oh! oui... je le sais. — Du reste, ma chère demoiselle, il ne faut pas me faire tout l'honneur de ce jugement... — Comment cela, monsieur? — Cette chère fille n'est-elle pas la sœur adoptive d'Agricol Baudoin, le brave ouvrier, le poète énergique et populaire? Eh bien! est-ce que l'affection d'un tel homme n'est pas la meilleure des garanties, et ne permet pas, pour ainsi dire, de juger sur l'étiquette? » ajouta Rodin en souriant. « — Vous avez raison, monsieur, » dit Adrienne, « car, sans connaître cette chère enfant, j'ai commencé à m'intéresser très-vivement à son sort du jour où son frère adoptif m'a parlé d'elle... Il s'exprimait avec tant de chaleur, tant d'abandon, que tout de suite j'ai estimé la jeune fille capable d'inspirer un si noble attachement. »

Ces mots d'Adrienne, joints à une autre circonstance, troublèrent si vivement la Mayeux que son pâle visage devint pourpre. On le sait, l'infortunée aimait Agricol d'un amour aussi passionné que douloureux et caché; toute allusion même indirecte à ce sentiment fatal causait à la jeune fille un embarras cruel. Or, au moment où mademoiselle de Cardoville avait parlé de l'attachement d'Agricol pour la Mayeux, celle-ci avait rencontré

le regard observateur et pénétrant de Rodin, fixé sur elle ;... seule avec Adrienne, la jeune ouvrière, en entendant parler du forgeron, n'eût éprouvé qu'un ressentiment de gêne passager ; mais il lui sembla malheureusement que le jésuite, qui lui inspirait déjà une frayeur involontaire, venait de lire dans son cœur et d'y surprendre le secret du funeste amour dont elle était victime... De là l'éclatante rougeur de l'infortunée, de là son embarras si visible, si pénible, qu'Adrienne en fut frappée. Un esprit subtil et prompt comme celui de Rodin, au moindre effet, recherche aussitôt la cause. Procédant par rapprochement, le jésuite vit d'un côté une fille contrefaite, mais très-intelligente, et capable d'un dévouement passionné ; de l'autre, un jeune ouvrier, beau, hardi, spirituel et franc. « Élevés ensemble, sympathiques l'un à l'autre par beaucoup de points, ils doivent s'aimer fraternellement, » se dit-il ; « mais l'on ne rougit pas d'un amour fraternel, et la Mayeux a rougi et s'est troublée sous mon regard ; aimerait-elle Agricol d'amour ? » Sur la voie de cette découverte, Rodin voulut poursuivre son inquisition jusqu'au bout. Remarquant la surprise que le trouble visible de la Mayeux causait à Adrienne, il dit à celle-ci en souriant et en lui désignant la Mayeux d'un signe d'intelligence : « Hein ! voyez-vous, ma chère demoiselle, comme elle rougit... cette pauvre petite, quand on parle du vif attachement de ce brave ouvrier pour elle?... » La Mayeux baissa la tête, écrasée de confusion.

Après une pause d'une seconde, pendant laquelle Rodin garda le silence, afin de donner au trait cruel le temps de bien pénétrer au cœur de l'infortunée, le bourreau reprit : « Mais voyez donc cette chère fille, comme elle se trouble ! » Puis, après un autre silence, s'apercevant que la Mayeux, de pourpre qu'elle était, devenait d'une pâleur mortelle et tremblait de tous ses membres, le jésuite craignit d'avoir été trop loin, car Adrienne dit à la Mayeux avec intérêt : « — Ma chère enfant, pourquoi donc vous troubler ainsi ? — Eh ! c'est tout simple, » reprit Rodin avec une simplicité parfaite, car, sachant ce qu'il voulait savoir, il tenait à paraître ne se douter de rien ; « eh ! c'est tout simple ; cette chère fille a la modestie d'une bonne et tendre sœur pour son frère. A force de l'aimer... à force de s'assimiler à lui, quand on le loue, il lui semble qu'on la loue elle-même... — Et comme elle est aussi modeste qu'excellente, » ajouta Adrienne en prenant les mains de la Mayeux, « la moindre louange, ou pour son frère adoptif, ou pour elle, la trouble au point où nous la voyons ;... ce qui est un véritable enfantillage, dont je veux la gronder bien fort. » Mademoiselle de Cardoville parlait de très-bonne foi ; l'explication donnée par Rodin lui semblait et étant en effet fort plausible.

Ainsi que toutes les personnes qui, redoutant à chaque minute de voir pénétrer leur douloureux secret, se rassurent aussi vite qu'elles s'effrayent, la Mayeux se persuada... eut besoin de se persuader, pour ne pas mourir de honte, que les dernières paroles de Rodin étaient sincères, et qu'il ne se doutait pas de l'amour qu'elle ressentait pour Agricol. Alors ses angoisses diminuèrent, et elle trouva quelques paroles à adresser à mademoiselle de Cardoville. « Excusez-moi, mademoiselle, » dit-elle timidement ; « je suis si peu habituée à une bienveillance semblable à celle dont vous me comblez,

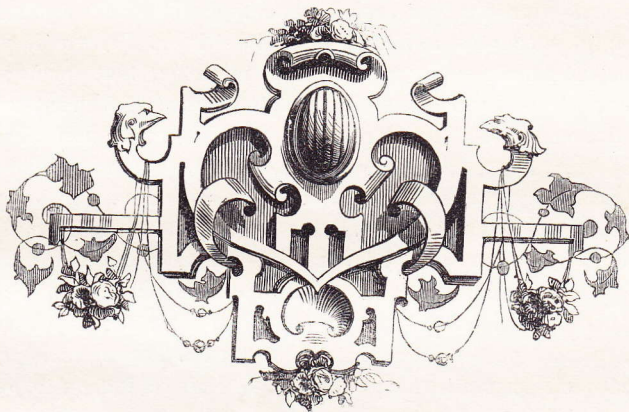
que je réponds mal à vos bontés pour moi. — Mes bontés? pauvre enfant, » dit Adrienne, « je n'ai encore rien fait pour vous. Mais, Dieu merci! dès aujourd'hui, je pourrai tenir ma promesse, récompenser votre dévouement pour moi, votre courageuse résignation, votre saint amour du travail et la dignité dont vous avez donné tant de preuves au milieu des plus cruelles préoccupations; en un mot, dès aujourd'hui, si cela vous convient, nous ne nous quitterons plus. — Mademoiselle, c'est trop de bonté, » dit la Mayeux d'une voix tremblante, « mais je... — Ah! rassurez-vous, » dit Adrienne en l'interrompant et en la devinant, « si vous acceptez, je saurai concilier, avec mon désir un peu égoïste de vous avoir auprès de moi, l'indépendance de votre caractère, vos habitudes de travail, votre goût pour la retraite et votre besoin de vous dévouer à tout ce qui mérite commisération; et même, je ne vous le cache pas, c'est en vous donnant surtout les moyens de satisfaire à ces généreuses tendances que je compte vous séduire et vous fixer près de moi. — Mais qu'ai-je donc fait, mademoiselle, » dit naïvement la Mayeux, « pour mériter tant de reconnaissance de votre part? N'est-ce pas vous, au contraire, qui avez commencé par vous montrer si généreuse envers mon frère adoptif? — Oh! je ne vous parle pas de reconnaissance, » dit Adrienne, « nous sommes quittes;... mais je vous parle de l'affection, de l'amitié sincère que je vous offre. — De l'amitié... à moi... mademoiselle? — Allons! allons! » lui dit Adrienne avec un charmant sourire, « ne soyez pas orgueilleuse, parce que vous avez l'avantage de la position; et puis, j'ai mis dans ma tête que vous seriez mon amie... et vous le verrez, cela sera;... mais maintenant, j'y songe... et c'est un peu tard... quelle bonne fortune vous amène ici? — Ce matin, M. Dagobert a reçu une lettre dans laquelle on le priait de se rendre ici, où il trouverait, disait-on, de bonnes nouvelles relativement à ce qui l'intéresse le plus au monde... Croyant qu'il s'agissait de mesdemoiselles Simon, il m'a dit : « La Mayeux, vous avez pris tant d'intérêt à ce qui regarde ces chères enfants qu'il faut que vous veniez avec moi; vous verrez ma joie en les retrouvant; ce sera votre récompense... » Adrienne regarda Rodin. Celui-ci fit un signe de tête affirmatif, et dit : « — Oui, oui, chère demoiselle, c'est moi qui ai écrit à ce brave soldat... mais sans signer et sans m'expliquer davantage; vous saurez pourquoi. — Alors, ma chère enfant, comment êtes-vous venue seule? » dit Adrienne. « — Hélas! mademoiselle, j'ai été, en arrivant, si émue de votre accueil, que je n'ai pu vous dire mes craintes. — Quelles craintes? » demanda Rodin. « — Sachant que vous habitiez ici, mademoiselle, j'ai supposé que c'était vous qui aviez fait tenir cette lettre à M. Dagobert; je le lui ai dit, il l'a cru comme moi. Arrivé ici, son impatience était si grande, qu'il a demandé dès la porte si les orphelines étaient dans cette maison, et il les a dépeintes. On lui a dit que non. Alors, malgré mes supplications, il a voulu aller au couvent s'informer d'elles. — Quelle imprudence!... » s'écria Adrienne. « — Après ce qui s'est passé cette nuit! » ajouta Rodin en haussant les épaules. « — J'ai eu beau lui faire observer, » reprit la Mayeux, « que la lettre n'annonçait pas positivement qu'on lui remettrait les orphelines... mais qu'on le renseignerait sans doute sur elles; il n'a pas voulu m'écouter, et m'a dit : « Si je

« n'apprends rien... j'irai vous rejoindre... mais elles étaient avant-hier  
 « au couvent ; maintenant tout est découvert, on ne peut me les refuser. »  
 — Et avec une tête pareille, » dit Rodin en souriant, « il n'y a pas de  
 discussion possible... — Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas reconnu ! »  
 dit Adrienne en songeant aux menaces de M. Baleinier. « — Ceci n'est pas  
 présumable, » reprit Rodin, « on lui refusera la porte... voilà, je l'espère,  
 le plus grand mécompte qui l'attendra ; du reste, le magistrat ne peut  
 maintenant tarder à revenir avec ces jeunes filles... Je n'ai plus besoin  
 ici... d'autres soins m'appellent. Il faut que je m'informe du prince  
 Djalma ; aussi veuillez dire quand et où je pourrai vous voir, ma chère  
 demoiselle, afin de vous tenir au courant de mes recherches... et de  
 convenir de tout ce qui regarde le jeune prince, si, comme je l'espère,  
 ces recherches ont de bons résultats. — Vous me trouverez chez moi, dans  
 ma nouvelle maison, où je vais aller en sortant d'ici, rue d'Anjou, à l'an-  
 cien hôtel de Beaulieu... Mais j'y songe, » dit tout à coup Adrienne après  
 quelques moments de réflexion, « il ne me paraît ni convenable, ni peut-  
 être prudent, pour plusieurs raisons, de loger le prince Djalma dans le  
 pavillon que j'occupais à l'hôtel de Saint-Dizier. J'ai vu il y a peu de  
 temps une charmante petite maison toute meublée, toute prête ; quelques  
 embellissements réalisables en vingt-quatre heures en feront un très-joli  
 séjour... Oui, cela sera mille fois préférable, » ajouta mademoiselle de Cardio-  
 ville après un nouveau silence ; « et puis, ainsi je pourrai garder sûrement  
 le plus strict incognito. — Comment ! » s'écria Rodin, dont les projets se  
 trouvaient dangereusement dérangés par cette nouvelle résolution de la  
 jeune fille, « vous voulez qu'il ignore... — Je veux que le prince Djalma  
 ignore absolument quel est l'ami inconnu qui lui vient en aide ; je désire  
 que mon nom ne lui soit pas prononcé, et qu'il ne sache pas même que  
 j'existe... quant à présent du moins... Plus tard... dans un mois peut-être...  
 je verrai, les circonstances me guideront. — Mais cet incognito, » dit Rodin  
 cachant son vif désappointement, « ne sera-t-il pas bien difficile à garder ?  
 — Si le prince eût habité mon pavillon, je suis de votre avis, le voisinage  
 de ma tante aurait pu l'éclairer, et cette crainte est une des raisons qui me  
 font renoncer à mon premier projet... Mais le prince habitera un quartier  
 assez éloigné... la rue Blanche. Qui l'instruirait de ce qu'il doit ignorer ?  
 Un de mes vieux amis, M. Norval, vous, monsieur, et cette digne enfant, »  
 elle montra la Mayeux, « sur la discrétion de qui je puis compter comme  
 sur la vôtre, vous connaissez seuls mon secret... il sera donc parfaitement  
 gardé... Du reste, demain, nous causerons plus longuement à ce sujet ;  
 il faut d'abord que vous parveniez à retrouver ce malheureux jeune  
 prince. »

Rodin, quoique profondément courroucé de la subite détermination  
 d'Adrienne au sujet de Djalma, fit bonne contenance et répondit : « Vos  
 intentions seront scrupuleusement suivies, ma chère demoiselle, et demain,  
 si vous le permettez, j'irai vous rendre bon compte... de ce que vous  
 daigniez appeler tout à l'heure ma mission providentielle. — A demain  
 donc... et je vous attendrai avec impatience, » dit affectueusement Adrienne  
 à Rodin. « Permettez-moi de toujours compter sur vous, comme de ce jour

vous pouvez compter sur moi. Il faudra m'être indulgent, monsieur, car je prévois que j'aurai encore bien des conseils, bien des services à vous demander... moi qui déjà... vous dois tant... — Vous ne me devrez jamais assez, ma chère demoiselle, jamais assez, » dit Rodin en se dirigeant discrètement vers la porte, après s'être incliné devant Adrienne.

Au moment où il allait sortir, il se trouva face à face avec Dagobert. « Ah!... enfin j'en tiens un..., » s'écria le soldat en saisissant le jésuite au collet d'une main vigoureuse.





LE

# JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÜE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,  
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,  
Van der Hecht, etc.

TOME DEUXIÈME.



—

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—  
1846